

— Hélas ! je suis criblé de millions. Mais puisque vous avez été assez bon pour me proposer vos services, veuillez je vous prie, me donner quelques renseignements dont j'ai besoin.

— Ne vous gênez pas, cher baron ! Rien ne me presse.

— Ce que je désire savoir maintenant n'est pas chose de grande importance. Quels sont les jours et les heures auxquels le roi travaille avec ses ministres ?

— Des renseignements sur l'intérieur de mon beau-frère ! rien de plus facile : le travail du roi avec ses secrétaires d'Etat commence tous les matins après le déjeuner et la messe de neuf heures ; ce travail a lieu ordinairement dans la chambre de ma sœur, le conseil d'Etat se tient tous les dimanches, les jeudis, les mercredis et les lundis, de quinzaine en quinzaine,

Les lundis, et deux fois par mois, se réunit le conseil des dépêches pour les affaires intérieures du royaume : Monsieur, le frère du roi, le chancelier, les secrétaires d'Etat titulaires ou en survivance, assistent à ce conseil ; c'est le mardi que se rassemble celui des finances : il se compose des princes et des secrétaires, qui y appellent les conseillers des aides.

Le vendredi, en souvenir de la mort de Jésus-Christ, mon beau frère tient conseil de conscience avec son confesseur et monseigneur l'archevêque de Paris ; c'est là où se règle la disposition des bénéfices.

Enfin tous les soirs . . .

— Pardon, cher comte, dit Mathurin en interrompant d'Aubigné, mais vous ne me parlez pas du secrétaire de la marine.

— De ce cuistre de Pontchartrain ?

— Va pour cuistre si l'expression vous convient : c'est justement sur son compte que j'ai le plus besoin de renseignements.

— Pontchartrain travaille tous les soirs, et cela quelquefois jusqu'à onze heures, avec le roi mon beau-frère. Ce Pontchartrain, qui a succédé, comme vous le savez à Ségneley, est un déplaisant original. Se créant à plaisir des difficultés pour ne pas les vaincre, il semble détester la marine et avoir pour but secret sa destruction. Son plus grand plaisir est d'être désagréable à ceux qui ont besoin de lui, et il faut lui rendre cette justice qu'il y réussit admirablement. C'est l'homme d'Etat le plus dur dans son cabinet qui ait jamais existé. A côté de lui, Louvois, de si désagréable mémoire, était la douceur en personne. Du reste le physique de Pontchartrain s'allie on ne peut mieux avec l'affabilité de son caractère. Figurez vous un visage démesurément long, horriblement labouré par la petite vérole, et du milieu duquel sortent deux grosses, épaisses et ahominables lèvres qui ressemblent à la gueule d'un monstre. Enfin, dernier trait de beauté, qui complète un si rare assemblage de grâces, Pontchartrain, qui est borgne, possède un œil de verre.

— Et sous le rapport de la capacité, cher comte ?

— Sous le rapport de la capacité, Pontchartrain n'est pas tout à fait dénué d'intelligence : il comprend assez bien. Auriez-vous affaire à lui ?

— Hélas ! oui, je compte même sur votre obligeance, mon cher d'Aubigné, pour m'en obtenir demain une audience.

— Une audience pour demain ! répéta le frère de madame de Maintenon en riant ; vous figurez-vous donc que l'on dispose à son gré d'un pareil ours ?

— Je ne discute nullement sur le plus ou le moins de difficultés que vous rencontrerez dans cette négociation, répondit froidement Mathurin ce que je désire, ce que je veux, c'est voir, je vous le répète, demain même, le ministre Pontchartrain.

— Soit, répondit d'Aubigné avec une soumission qui était certes loin de son caractère indépendant et frondeur, demain vous recevrez votre lettre d'audience.

D'Aubigné qui, par son impudence et ses exigences continuelles, pesait fort sur la volonté de sa sœur madame de Maintenon, était sans contredit, de tous les courtisans, celui qui s'observait le moins dans ses discours : la hardiesse de ses propos ne respectait même pas la majesté royale.

Furieux de n'avoir pas reçu le bâton de maréchal de France, il a osé, — blasphème inouï à cette époque, — se plaindre publiquement dans la galerie de Versailles de ce qu'il appelait l'oubli de ses droits.

— Je ne comprends pas que le roi ne m'ait pas nommé, moi, son véritable beau-frère, avait-il dit, tandis qu'il a donné le bâton à Vivonne, qui n'était son beau-frère qu'en passant."

D'Aubigné, grâce à l'impunité dont il jouissait, grâce surtout à son cynisme, était sinon extrêmement recherché, du moins fort redouté à la cour.

Les ministres eux-mêmes, quoiqu'ils ne professassent pas une grande estime pour son caractère, comptaient avec lui et affectaient, pour ne pas l'irriter, de le prendre au sérieux.

La docilité avec laquelle il avait accueilli la parole impérieuse de Mathurin constituait donc un fait réellement extraordinaire, qui eût produit, s'il eût été connu, une surprise et une émotion très-grandes à Versailles.

— Mon cher comte, reprit Mathurin après un assez long silence, peut-être monsieur de Pontchartrain ne comprendra-t-il pas la grandeur des plans que j'ai à lui proposer. On n'a pas tous les jours le bonheur de rencontrer un cuistre de génie comme monsieur Colbert. Je dois donc vous avertir, — ainsi prenez vos précautions à l'avance, — que le cas échéant, où mes projets rencontreraient un invincible obstacle dans l'incapacité ou la mesquinerie du secrétaire d'Etat, il vous faudra me faire arriver jusque auprès de madame la marquise de Maintenon votre sœur.

— Ah ! vous voulez voir aussi la reine, baron Legoff, s'écria d'Aubigné avec une impatience qu'il ne put cacher. Ma foi, je ne vous dissimulerai pas que je déteste prodiguer ma famille. Vous m'obligeriez infiniment en cherchant ailleurs quelqu'un qui se charge de vous présenter à ma sœur.

— Vous me convenez trop sous tous les rapports, cher comte, pour que je songe à m'adresser à un autre qu'à vous. A propos, vous ai-je déjà demandé votre opinion sur la fertilité du sol d'Autriche ?

A ce prétendu à-propos, d'Aubigné se troubla ; mais prenant bientôt son parti :

— Parbleu ! monsieur le baron Legoff, s'écria-t-il, laissons là, je vous prie, le sol d'Autriche et sa fertilité, la grenade, la plus belle des fleurs, et l'orange, le meilleur des fruits ! Je sais parfaitement que vous êtes des nôtres ! N'imitons pas les enfants qui se brûlent en voulant jouer avec le feu. Quel avantage trouvez-vous donc que vous donne sur moi la connaissance de ce secret ? Vous figurez-vous me tenir en votre pouvoir ?

— Certes, répondit tranquillement Legoff.

— Ah ! voilà qui est trop plaisant ! Vous plairait-il de vous expliquer plus clairement ?

— Mais tout cela est d'une limpidité extrême ! Vous conspirez, sinon contre la personne, du moins contre les plus chers intérêts du roi : je connais vos projets, et d'un mot je puis vous perdre.

— Et quand vous aurez dit ce fameux mot, je me tairai, moi sans doute ? . . . Plein de reconnaissance pour votre noble caractère, j'éviterai de vous compromettre, n'est-ce pas ? Tenez, baron Legoff, ajouta d'Aubigné d'un air de pitié railleuse, vous traitez mieux les affaires d'argent que celles de la politique. Croyez-moi, restez dans la spécialité des placements.

Mathurin se mit à rire à son tour.

— Vraiment, dit-il, je n'aurais jamais cru qu'un homme habitué comme vous, monsieur le comte, aux intrigues de la cour, fût un si pauvre observateur ! Puisque les nuances vous échappent, que vous ne comprenez que les choses bien brutales, bien précises, jouons carte sur table. Je viens de vous donner une somme énorme, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire de me confier . . .

— Permettez, il est convenu que nous jouons carte sur table, je dois donc dire donner et non confier ! . . . Contre ces cinq mille louis qui vous arrivent si fort à propos, car vous avez perdu ce matin même huit cents pistoles sur parole, et